

## L'épisode révolutionnaire au prisme du genre

Article paru dans l'édition du 08.02.08

**P**aris, 1793. La scène est la même. Seule l'actrice change. La reine déchuée d'abord, le 16 octobre. « Elle était pâle ; mais ce n'était point la pâleur qui accuse une crainte vainement dissimulée, car cette pâleur ne s'étendait pas à ses lèvres, et ses yeux (...) brillaient d'un vif éclat. » Et selon Henri-Clément Samson, fils du bourreau : « Jamais Marie-Antoinette ne s'était montrée plus digne du rang suprême. » Puis l'égérie des Girondins, le 8 novembre. Apprenant la sentence de mort, Mme Roland commente : « Vous me jugez digne de partager le sort des grands hommes que vous avez assassinés. Je tâcherai de porter à l'échafaud le courage qu'ils ont montré. » Elle y eut du mérite à en croire l'exécuteur : « Ni la reine, ni Charlotte Corday, ni les Girondins n'avaient été, comme le fut Mme Roland, l'objet de la fureur de ce qu'on appelait le peuple. » Le 8 décembre enfin (17 frimaire an II), la dernière favorite, Madame du Barry. Elle refuse l'inéluctable. « Ses dents claquaient et la voix venait de sa gorge, rauque et saccadée (...). Là-haut ça a recommencé, elle hurlait ; on devait l'entendre par-delà de la rivière ; elle était bien effrayante à regarder ; enfin, ils sont parvenus à la boucler, et ce fut fait. »

Ces instantanés ne disent pas seulement la violence du moment, mais l'enjeu réel de la dignité de la femme face à la mort où son implication dans le jeu politique l'a conduite. Le sursis imploré par la favorite comme la grossesse invoquée par Olympe de Gouges pour retarder l'échéance contribuent à transformer la punition en déshonneur. Le prix à payer au regard des Montagnards pour celles qui aspirent à une place, ou pire une fonction.

Que s'est-il donc passé pour que les femmes, si actives dans les mouvements réformateurs, puis révolutionnaires, soient finalement exclues, victimes de l'ordre nouveau ? C'est le chantier qu'a choisi Jean-Clément Martin pour relire autrement l'épisode révolutionnaire qu'il prolonge jusqu'aux années 1830. On savait l'historien attaché à reprendre le dossier révolutionnaire pour en dégager la logique de violence ; on l'attendait moins sur le terrain de la gender history.

C'est pourtant de cela qu'il s'agit dans ce livre concis qui entreprend de balayer, moins en chercheur - nombre de chantiers sont à peine ouverts - qu'en érudit soucieux de ne négliger aucun champ pour tenter de comprendre la relation politique et culturelle entre hommes et femmes sur le demi-siècle où tout se réinvente, jusqu'à la refondation de la famille sur des bases neuves, « normalisation » après une période troublée où le brouillage des genres appelait, au regard des hommes, une nécessaire reprise en main.

Le tour d'horizon est aussi lisible que magistral. Tout est justement évoqué, de la confusion des conditions et des sexes avec les nouveaux impératifs de la mode, au discours médical nouveau sur la « mécanique des femmes », de l'expression publique politique, puis civique au nouveau contrat légal, émancipateur mais qui ne dure guère, des usages emblématiques de la femme à la brusque remise au pas...

S'il n'ose, dans son titre, ni le mot « sexe » ni le mot « genre », Jean-Clément Martin pose une pierre capitale d'une possible gender history qui décaperait le regard sur le moment révolutionnaire plus efficacement que tous les « livres noirs ».

**Philippe-Jean Catinchi**